

BALLADE DES ÊTRES AIMÉS

*Il est des accents enflammés
Que chantent les levers d'aurore
Et les horizons embrasés,
Alors que le couchant se dore ;
Qui chautent sur un ton sonore
Les cieux, d'étoiles parsemés.
Mais ce qui chante mieux encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

*Il est des souffles embaumés
Dont le doux parfum s'épand,
Qui parlent de bois enchantés,
De l'aubépine près d'éclorre.
Il est des brises qu'on adore
Pour leurs chants purs et parfumés :
Mais ce qu'on aime mieux encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

*Dans les noirs moments alarmés,
Alors que l'ennui nous décore ;
Quand, les yeux de pleurs abimés
L'on prie, l'on supplie, l'on implore
Pour éloigner ce qu'on abhorre :
Ce qui ravit les yeux charmés
Et qui console mieux encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

ENVOI

*Quand l'oiseau s'envole, on déplore,
On regrette ses chants rythmés.
Ce qu'on regrette plus encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

S. DURANTEL.

NOTES DE VOYAGE

A Monsieur L.-E. Beausoleil

NEW-YORK, Hôtel Martin, 8 avril 1898.

Je suis arrivé ici ce matin, après avoir quitté Montréal la veille au soir. Cette partie de mon voyage s'étant passée pendant la nuit, je n'ai rien à en dire. Je me contenterai de noter que le convoi qui m'a transporté était rempli de touristes qui, tous, étaient anxieux de voir la métropole commerciale des États-Unis.

A la gare, peu de monde ; pas de cochers de fiacres offrant leurs services, pas non plus d'agents d'hôtels vous criant aux oreilles le nom des établissements dont ils sont les représentants. Cela était peut-être dû à ce que mon convoi était en retard de près de deux heures. Je pus donc sortir paisiblement de la gare. A la porte je rencontrai quelques amis avec qui j'échangeai de chaudes poignées de main.

Tout le jour, je me suis promené à travers les rues de la ville. Elles sont entretenues dans un parfait état de propreté par un grand nombre de balayeurs habillés en toile blanche, et coiffés d'un casque qui rappelle ceux portés par les soldats allemands et qui est également blanc. Toutes les rues sont pavées, les unes en pierres, les autres en asphalte. Les trottoirs, pour la plupart, sont en asphalte.

En New-York, il y a deux parties que le touriste remarque facilement. La vieille et la nouvelle ville. La vieille ville s'étend depuis le parc de la Batterie jusqu'à Canal street, ainsi nommée parce qu'autrefois cette rue était une petite rivière servant de réservoir aux rues échelonnées aux alentours. Cette partie de la ville est la plus commerciale ; c'est là que l'on voit les principaux édifices publics et les maisons les plus élevées dans les airs. Une maison qui est actuellement en construction aura trente-deux étages, une fois parachevée. Ces maisons frappent plus la vue par leur hauteur que par leur beauté architecturale. Quelques-unes d'entre elles ont l'apparence, à une certaine distance, de hautes tours, vu leur peu de façade et leur grande élévation. Ces bâtisses sont devenues une nécessité, dit-on, en raison du peu de terrain disponible. L'île Manhattan, sur laquelle s'élève New-York, étant relativement étroite.

La nouvelle ville commence à Canal street et va jusqu'à l'extrémité de l'île opposée à celle de la Batterie.



A TRAVERS NEW-YORK, VOIR "NOTES DE VOYAGE"

Le 10 avril.

Il s'y fait beaucoup de commerce, surtout celui de détail. Il y a quantité de théâtres et des hôtels somptueux. Les magnats de la finance habitent en cet endroit, de même qu'une grande partie de la classe ouvrière.

Dans ce qui précède, j'ai circonscrit New-York dans l'île Manhattan. Je n'ai pas voulu parler du Greater New-York qui comprend maintenant Brooklyn et une partie de la rive opposée de la rivière du Nord.

J'ai visité, dans l'après-midi, l'Hôtel des Postes, qui fait l'encoignure du Broadway et de Park Row. Tout auprès, s'élève l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice.

Les parcs n'ont rien de remarquable, et quelques-uns sont fort petits. Plusieurs possèdent des statues qui, généralement, n'ont aucun caractère artistique. Je fais exception, seulement, pour les statues de Washington et de Lafayette, ainsi que pour l'Arc de triomphe élevé au parc Washington, en commémoration du centième anniversaire de la fondation de la République américaine. Je me dédommagerai, sans doute, lorsque j'irai visiter le Central Park et le Riverside Drive.

Le 9 avril.

J'ai passé tout l'avant-midi à visiter les grands établissements commerciaux. Ce sont, en quelque sorte, des bazars. On y vend de tout : denrées alimentaires, étoffes, parfums, fleurs naturelles, etc. Ces magasins font un trafic immense et nuisent beaucoup, m'a-t-on assuré, aux petits négociants.

A l'occasion de Pâques — car c'est demain ce grand jour de réjouissances chrétiennes — il se fait ici un commerce considérable de fleur. C'est l'usage, pour les Américains, de s'envoyer les uns aux autres, surtout aux femmes, des bouquets de fleurs. Ce printemps, c'est le lys et la violette qui paraissent en vogue. Aussi, en voit-on partout. Le spectacle est vraiment joli, et je trouve belle cette manière de fêter la résurrection du Christ.

Dans le cours de l'après-midi, je me suis servi du chemin de fer élevé pour me transporter dans les divers endroits de la ville. C'est le moyen le plus rapide de voyager. Il y a bien les "tramways à surface," comme on les appelle ici, et qui sont mis en mouvement soit par un câble, soit par l'électricité, ou entraînés par des chevaux, mais ces voitures sont d'une allure assez lente, vu l'encombrement des rues. Le chemin de fer élevé est d'une grande utilité pour les faubourgs excentriques où demeure la presque totalité de la population néo-yorkaise. Mais, d'un autre côté, ce chemin de fer déguise beaucoup certaines rues qu'il recouvre entièrement.

Aujourd'hui, dimanche, toute la population est sur pied. Les rues sont encombrées de promeneurs, surtout la 5ème avenue. Les Américaines, dans leurs jolies toilettes de printemps, sont charmantes.

Tout en suivant la foule, je me rends jusqu'à la cathédrale Saint-Patrice, qui est le plus beau temple catholique de la ville. Il est construit tout en marbre, extérieur et intérieur. L'extérieur qui est de style renaissance, est splendide et majestueux. Au moment où j'entre dans l'église, après mille difficultés, car elle est remplie de fidèles, on chante la grand'messe, à laquelle préside l'archevêque de New-York, Mgr Corrigan. Le chœur, soutenu par un orgue puissant, fait résonner les voûtes du vaste édifice.

Après être sorti de l'église, je me dirige du côté de la rivière Hudson, afin d'y prendre le bateau passeur qui doit me conduire à West Hoboken, qui s'élève au pied des Palisades, côte rocheuse qui commence en cet endroit et qui se prolonge sur la plus grande partie de la rivière. En cette petite ville demeure un de mes bons amis, M. Rollo Campbell, littérateur de talent, et c'est pour lui faire visite que j'ai fait cette excursion. Je fus reçu à bras ouverts par M. et Mme Campbell. Nous causâmes pendant de longues heures du Canada, des États-Unis, et en particulier du mouvement artistique que M. Campbell suit de près. C'est avec un sincère regret, le soir arrivé, que je me séparai de cette famille hospitalière pour rentrer dans New-York. Je garde de cette visite le plus heureux souvenir.

Le 11 avril.

Immédiatement après le déjeuner, j'ai pris la direction des quais, afin de les visiter autant que possible. Je dois dire tout d'abord qu'ils sont entretenus dans une grande propreté, contrairement à ce que l'on constate dans plusieurs villes commerciales. Le trafic y est considérable. Chaque jour, quantité de bateaux viennent y accoster et en repartent avec de fortes cargaisons. Pour rendre le transport des marchandises plus facile, un chemin de fer parcourt les quais.

A l'une des extrémités du port, se trouve le parc de la Batterie, qui est d'une belle grandeur, ayant de larges allées pavées en asphalte, comme, d'ailleurs, tous les autres parcs de la ville. C'est dans ce parc que se trouve l'Aquarium, vaste bâtisse où vivent dans des réservoirs une grande variété de poissons.

Près de ce parc s'élève le Castle Garden, dépôt des immigrants qui, avant de prendre une autre direction dans les États-Unis, viennent s'y reposer des fatigues d'un long voyage à travers l'Atlantique. La plupart